Document généré le 24 avr. 2024 16:26

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Antoine Dumas, Gérald Leblanc, Marc André Brouillette

Sébastien Dulude

Numéro 162, été 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/82110ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Dulude, S. (2016). Compte rendu de [Antoine Dumas, Gérald Leblanc, Marc André Brouillette]. *Lettres québécoises*, (162), 42–43.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

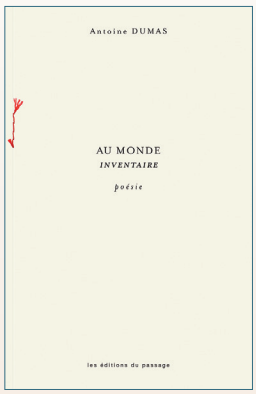
https://www.erudit.org/fr/

par SÉBASTIEN DULUDE

☆☆☆☆ ½

ANTOINE DUMAS
***Au monde.* Inventaire**
Montréal, du Passage, coll. « Poésie », 2015, 64 p., 19,95 $.

Le monde entier



J'ai sous les yeux un superbe premier livre, œuvre d'un poète âgé de 25 ans, Antoine Dumas. Son projet : un inventaire du monde, admirablement répertorié par des textes tour à tour contemplatifs, inquiets, graves ou extatiques.

Ni une collection de listes ni une mosaïque de fragments, *Au monde. Inventaire* déploie, en cinquante poèmes, un regard qui embrasse et lie une multitude d'éléments attestant de la grandeur et du désordre du monde, des douleurs intimes aux impondérables de la nature :

> *au monde, il y a à chaque instant la perte lente d'une chaleur octroyée à la naissance, envers et contre tout, dans la frénésie qui nous a poussés à naître / dans cette chaleur s'accouplent les pierres et se brisent les branches, dans cette chaleur se caressent les lits des rivières et s'embrassent les inconnus dans l'inconnaissance* (p. 15)

L'appétit de l'auteur pour les images magnifiques semble illimité. Beaux blocs réguliers sur la page ivoire, les poèmes de Dumas sont nourris d'une langue intarissable aux sonorités chatoyantes, ce dernier aspect constituant l'un des mécanismes de liaison les plus efficaces du recueil : « détroit ouvragé dans la tempe de la tempête quand je vois des clémentines sur la table à manger » (p. 41).

Ce recueil est d'une beauté qui nous hante longtemps après sa lecture. Je vous souhaite de le rencontrer.

Mais le tour de force de l'ensemble repose sur un équilibre thématique remarquable, à travers lequel se trame un système, grille subtile pour découper le réel tangible et intangible :

> *dans le monde il y a des nombres infinis et entre les nombres il y a d'autres nombres infinis, si on coupait au couteau ces nombres ils ne saigneraient pas, ils ne sont pas des nôtres / dans les nombres on ne retrouverait jamais une truite arc-en-ciel mourante sur une roche l'été* (p. 24)

> *dans le monde il y a des dictionnaires, des index, des glossaires, des thésaurus et des bréviaires, le réel continu, coupable et notre langue aussi tranchante qu'un couteau, à saigner et cautériser la lumière, diviser pour régner / dans le monde il y a beaucoup à apprendre de l'énumération des choses vues, touchées* (p. 45)

Au plus total de ce regard dialectique du poète sur « le réel continu », la lumière agit comme principe unificateur, elle qui « accouche en synchronie du voyant et du visible » (p. 44) et contient tout, à l'inverse du langage qui, lui, divise. Ainsi, « dans le silence, il y a des articulations » (p. 14).

Ce paradoxe, le poème tente de l'englober en liant toutes choses, sensations et idées dans la perspective incontournable du sujet phénoménologique, puisque « dans le monde rien n'arrive sans nous » (p. 56). « [S]a maison au centre » (p. 49), Dumas parvient à témoigner du monde tant en le saisissant au creux de la main qu'en conservant devant celui-ci une distance humble, émouvante : « je me promène dans la vieillesse du monde, je suis loin, tout rajeunit quand il vente, heureux jusqu'à m'excuser aux collines d'être né » (p. 36).

Ce recueil est d'une beauté qui nous hante longtemps après sa lecture. Je vous souhaite de le rencontrer.

☆☆☆☆

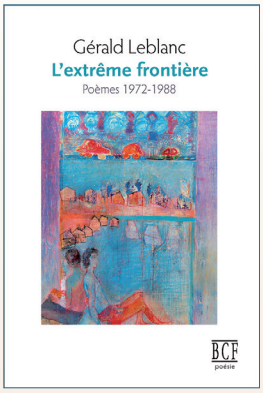
GÉRALD LEBLANC
L'extrême frontière, poèmes 1972-1988
Sudbury, Prise de parole, coll. « BCF poésie », 2015, 202 p., 15,95 $ (papier), 11,99 $ (numérique).

Fureur imprescriptible

Gérald Leblanc (1945-2005), poète « au centre névralgique du devenir acadien pendant des décennies » (préface), chanté par Marie-Jo Thério et par le groupe 1755, célébré dans un documentaire de Rodrigue Jean, récipiendaire du Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue *Estuaire* en 1994, avait dans *L'extrême frontière* (1988) rendu publique une quantité importante de textes inédits ou rares. Réédition et mesure de l'effet du temps sur une poésie de révolte.

Qu'est-ce qu'un texte daté, comment un poème perd-il de sa pertinence avec le temps ? Pourquoi Miron est-il encore lu et cité, notamment par les jeunes poètes, et pas Claude Péloquin ? En 2016, *L'homme rapaillé* est possiblement plus émouvant dans sa délicate reddition des armes et son repli intime vers la « maison qui s'est faite en son absence » que dans ses poèmes de combat. Et, assurément, plus personne n'a cure des révolutions technocosmiques, reléguées au musée kitsch des paranoïas lysergiques.

Chez Gérald Leblanc, dont on insiste dans les textes de présentation de *L'extrême frontière* sur son rôle de pionnier de la modernité poétique acadienne (tout juste à la suite de Raymond Leblanc et de Guy Arsenault), on peut penser que l'actualité de ses textes a plus à voir avec le caractère cru et décomplexé de son style qu'avec son strict (et pourtant crucial) propos identitaire. Je lis aujourd'hui Leblanc dans l'immédiateté de sa langue, tout à fait contemporaine de l'œuvre d'une frange actuelle de poésie *trash* — dont les plus intéressants représentants m'apparaissent être Érika Soucy, Alexandre Dostie, Marjolaine Beauchamp et le doyen Jean-Sébastien Larouche — qui cherche à travers un langage brutal à émettre des émotions vives, proximales, étonnamment complexes.



GÉRALD LEBLANC

Retrouve-t-on ailleurs que chez Gérald Leblanc, en 1974, des poèmes francophones d'Amérique exultant autant de violence et d'éros que son « vivre icitte » ?

> […]
> *quand y'a pus rien à manger dans la cabane*
> *je me crosse au bureau de Welfare*
> *à la Plotte L'Assomption*[1]
> *au matin je te french le cul*
> *et tu coules sur la ville*
> *tu me froliques les reins avec des éloizes*
> *je me perds dans tes poils*
> *tu me fais bander en couleurs*
> *je te bois comme la Moosehead*
> […] (p. 39)

Chez Vanier, bien entendu. Godin, d'une certaine manière. Geoffroy et Francœur, à la limite. Straram, Duguay, Chamberland, Beausoleil, Langevin et Daoust n'ont jamais eu cette véhémence (ce n'est pas un défaut). C'est que 1974, c'est tôt : Desbiens, Dickson, Yvon et Boisvert n'ont pas encore publié leurs recueils décisifs, leurs classiques rebelles.

INSTANT URGENT

La filiation *beat* de Leblanc est manifeste. Son phrasé jazz-rock (voire punk par moments), son nomadisme zen et son « exploration de la géographie urbaine » (p. 7, préface) l'inscrivent tout naturellement au sein de la poésie américaine ginsbergienne : « le jazz chiac dans le gris des / trottoirs sonorité me catapultant vers / des zones indéfinies une nouvelle rythmique / que j'apprivoise » (p. 151). Son œuvre est également à rapprocher de la poésie contreculturelle, faite, chez Leblanc, de révoltes tous azimuts et ne cachant ni son désir homosexuel ni un vif plaisir pour les psychotropes.

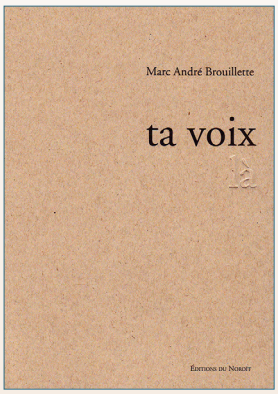
Je passe sur les chansons, anthologiquement nécessaires, mais de moindre intérêt à mes yeux, du moins dans le cadre de cette chronique, de même que sur quelques poèmes des tout débuts, nécessairement inégaux. Ce que je retiens de cette compilation nécessaire, c'est d'abord une urgence de se réaliser à travers « une volonté de prolongement / que l'écriture matérialise » (p. 141), par une prise de parole dont les imperfections fondent l'authenticité. Gérald Leblanc aura non seulement fait advenir sa littérature mineure (au sens deleuzien), mais également donné à entendre l'expression crue de sentiments universels, véritable leçon d'intensité dont il n'aurait pas à rougir encore aujourd'hui.

1. Place de l'Assomption, au centre-ville de Moncton.

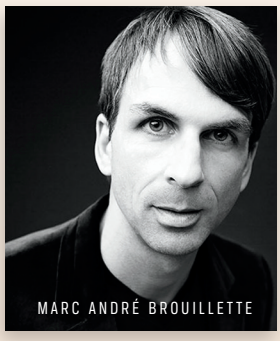
☆☆☆

MARC ANDRÉ BROUILLETTE
Ta voix là
Montréal, Le Noroît, 2015, 120 p., 20 $ (papier), 14,99 $ (numérique).

Fugue



Onze ans séparent les deux derniers recueils de Marc André Brouillette au Noroît. Si je me remémore avec plaisir *M'accompagne*, que j'avais lu comme en un écho à la poésie des couleurs de Roland Giguère, je n'ai pas été complètement happé par *Ta voix là.*


MARC ANDRÉ BROUILLETTE

Je suis bien au fait de la sensibilité du poète et professeur Marc André Brouillette pour l'espace et la matérialité du texte depuis la publication de son essai *Spatialité textuelle dans la poésie contemporaine* (Nota bene, 2010) et du collectif *Des textes dans l'espace public* qu'il a dirigé (du passage, 2014). Selon cette trajectoire, qui m'intéresse au plus haut point, je m'étonne de ne pas retrouver dans ses récents poèmes de manifestations concrètes, sur la page, de telles préoccupations.

Une exception, toutefois, mais significative : chaque section (sauf une) est marquée d'un poème liminaire qu'on pourrait dire spatialiste, creusé d'alinéas et de retraits. Les superposant physiquement, on s'apercevra qu'ils composent ensemble le dernier poème en exergue, de Mario Luzio : « cette étrangère présence de la vie / dans l'embrasure des portes / […] » (p. 91). Le procédé rappelle, en plus simple, l'extraordinaire échafaudage textuel de *coït* de Chantal Neveu (La Peuplade, 2010).

Ces bribes mises à distance, « pas dont les voûtes répètent l'écho » (toujours l'exergue), « mots entamés » (p. 95), touches éparses d'une unité ajournée, sont à l'évidence à mettre en relation avec la / les voix qui traversent le « là » du recueil :

> *mais ta voix atteint le corps*
> *traverse la peau les tissus*
> […]
> *elle traverse la voix*
> *traverse*
> *les traces traverse les débris les abandons*
> *traverse le temps qui s'incarne*
> *en mouvement* (p. 67)

Elle est certes « lente l'attente » (p. 100) pour les lire enfin une, ces voix. Le recueil comporte de très beaux passages, l'écriture de l'auteur est méticuleuse, mais d'une douceur telle qu'elle m'aura tenu à l'écart. La progression du recueil tient plus de la chute d'une plume que du climax tantrique. Je passe peut-être à côté de l'expérience que propose ce livre, trop ardent à souhaiter que ce « là », embossé, silencieux et obsédant sur la couverture du livre, m'aspire au plus concret dans un espace tangible, trop prompt à déposer le livre de Brouillette pour aller relire André du Bouchet ou Bertrand Noël. Je n'ai pas réussi à pleinement accepter ce « là » beaucoup plus diffus, là comme on dirait partout, n'importe où. Ça m'a échappé.